

Copyright © Droits d'auteur enregistrés, www.CopyrightDepot.com

Gach Estelle détenteur de copyright inscrite sous le numéro : 00053157

Estelle Gach

La magie de l'amour

Conte

Dédicace

À Bélinda Roussel

Préface

François et Jacqueline étaient deux paysans pauvres mariés depuis deux ans. Au grand bonheur des époux, la jeune femme se trouva enceinte et accoucha d'une fille qu'ils baptisèrent Rose. La naissance de cette enfant les combla de joie, mais malheureusement pendant la nuit, une fée nommée Liane vint voir la petite endormie. En lisant son avenir, cette dernière comprit que sa vie s'annonçait favorable, puisqu'elle ne cesserait d'être heureuse. Elle décida de lui jeter un vilain sortilège : à chaque fois que Rose regarderait son visage, elle verrait un visage qui n'était pas le sien, ce qu'elle ignorerait, bien sûr, et tellement laid, qu'elle serait découragée de tomber amoureuse et de faire confiance aux garçons, puisqu'elle jugerait qu'il faut obligatoirement avoir de la beauté pour rendre possible l'amour. Alors elle fuirait les autres, ayant trop honte de son physique.

Rose parviendra-t-elle à surmonter cette lourde épreuve ? À réaliser que le physique ne dépend pas de l'amour ? Qu'il y a bien des choses plus importantes lorsqu'il est réellement question d'amour ?

Pour tout savoir, à vous de lire !

Il était une fois...

Il était une fois, dans un paisible village, un couple de paysans, François et Jacqueline. De leur amour, naquit une fille, Rose.

Mariée depuis maintenant deux ans, la jeune femme ne comprenait point pourquoi elle ne se trouvait pas grosse et elle craignait de ne jamais l'être. À force de patience, de compréhension, et surtout désirant réellement un enfant, elle se trouva enceinte, ce qui la rendit davantage heureuse dans son ménage.

Son époux annonça cet heureux événement à ses parents. Jacqueline ne put le faire, les siens étaient défunts. Par une belle après-midi ensoleillée, un homme vint frapper à la porte restée ouverte, et leur donna une longue lettre accompagnée d'une modeste somme destinée à Jacqueline. Malgré tout, elle en fut joyeuse. D'après les mœurs de la société, François était le maître de céans et de son épouse ; les décisions appartenaient à lui seul, elle ne pouvait s'y opposer. En tant que femme, elle avait peu de droits, lui devait une grande obéissance, en particulier dans les travaux domestiques, et seul son mari décidait de ce qu'elle avait le droit de faire ou non ; il lui fallait impérativement obtenir son accord. François était un homme bon et vertueux, il l'autorisa à s'acheter tout ce qu'elle voulait : des vêtements, une nouvelle chemise, une jupe, des jupons et des gâteaux. Elle préféra garder les livres restantes pour leur futur enfant. Ils se trouvaient être pauvres tous les deux et la future mère fut ravie de ces présents qu'elle apprécia beaucoup et qu'elle partagea même avec son mari, pour les pâtisseries du moins. Sur ce, elle écrivit une lettre de remerciements à ses bienfaiteurs.

Ils habitaient dans un pauvre logis entouré de champs, de parcelles de blé ainsi que d'autres pareils logis, sans aucune boutique environnante, ni moulin, ils se situaient à une demi-lieue de là. En passant par un sentier abrupt et terreux bordé d'arbustes, de buis, de buissons et de grands arbres dans lesquels on entendait en général le chant des oiseaux, on pouvait pénétrer dans une vaste forêt, sombre à cause d'innombrables arbres ombrageant les chemins, et dont la verdure dominante accueillait de savoureux champignons, surtout après les pluies diluviennes. En cherchant bien, on trouvait des trompettes-de-la-mort, des pieds-de-mouton, des

pleurotes, quelques fois des chanterelles et les cèpes les plus fameux de la région. On se plaisait à observer les espèces vénéneuses par curiosité naturelle, ces drôles de petits végétaux qu'on ne cueillerait jamais, intriguaient par leur étrangeté. En jouant, certains enfants s'amusaient à les écraser, et leurs parents les grondaient : « Ils font partie de la nature, il ne faut pas se comporter ainsi. » disaient-ils sagement. D'autres s'amusaient à ramasser des branches, de la mousse, les pommes de pin des conifères tombées un peu partout dans la forêt et demandaient la permission de les ramener chez eux ; une fois dans leur jardin, ils s'amuseraient à reconstituer une forêt miniature. Ils faisaient exprès de marcher dans la boue, se réjouissant d'entendre le bruit de la gadoue sous leurs pas et d'avoir leurs sabots sales, ce qui déplaisait à leur mère ; elle n'avait pas besoin de travail supplémentaire. Ils ouvraient les bogues piquantes contenant les châtaignes à l'aide d'un petit bâton dont ils se munissaient en le ramassant sur un tas de branches. Ils l'utilisaient en cas de besoin, pour se défendre des toiles d'araignées par exemple, tissées entre les arbres ; les araignées de la forêt étaient particulièrement effrayantes, les enfants en avaient peur. Parfois un courageux écureuil descendait de son arbre, son pelage roux était voyant, les enfants étaient enchantés de le voir, mais il déguerpissait au plus vite.

Jacqueline se rendait au puits chaque matin pour faire sa promenade habituelle, pendant que son mari dormait encore, avant de démarrer la journée de travail qui l'attendait. Sur le chemin, elle s'arrêtait pour récolter les fruits d'un grand pommier planté parmi un petit verger fleuri. Certains arbres fruitiers avaient leurs feuilles brunies, d'autres leurs pommes noircies, car il faisait bien chaud en ce moment. Il ne pleuvait guère, le climat était certes tempéré, mais ce n'était pas suffisant, ils manquaient désespérément d'eau. Elle cueillait les pommes uniquement sur de beaux arbres au feuillage verdoyant, si elles se détachaient facilement et étaient arrivées à maturité. Jacqueline reprit sa route, en mangea une, savoura sa douce saveur fruitée et sucrée, elle garda la deuxième pour François. Elle marchait avec lenteur, il était encore tôt et pourtant on pouvait croire que la journée était bien avancée, tant il faisait jour. Elle accéléra le pas. Elle pénétra dans une immense prairie à l'herbe drue et ramassa des pâquerettes par-ci par-là qu'elle mit dans son panier : c'était son plaisir matinal. Les marguerites lui servaient de modèle quand elle tricoterait des fleurs sur ses corsages, puis elle décorerait la petite table ronde où ils prenaient leurs repas ; elle aimait que leur demeure fût chaleureuse.

Leur maison, faite de pierres, d'apparence propre à l'extérieur – quoi qu'on pouvait observer quelques fissures à certains endroits – était

recouverte d'un toit de chaume. Deux petites fenêtres en bois offraient un mauvais éclairage au sein des pièces, la porte d'entrée assez large, facile à ouvrir et à fermer grâce au loquet en bon état, grinçait peu. Il n'y avait pas d'étage et l'intérieur n'était pas vaste. Il comprenait un séjour de petite taille faisant office de salle à manger, de cuisine ainsi que de chambre par les journées de grand froid durant lesquelles les deux époux installaient leur lit près de la cheminée pour pouvoir se chauffer plus facilement ; et également deux chambres, une grande destinée aux animaux puisqu'il y avait assez de place pour eux, et une petite, leur espace d'intimité, pourvue seulement d'un lit et d'un meuble.

C'était ici qu'on passait le plus de temps. Jacqueline frottait régulièrement la pièce, faisait à manger, nettoyait les couverts, travaillait le lait, filait et cousait. Quant à François, il cuisait le pain dans le four deux fois par semaine, ce qui expliquait qu'après plusieurs jours, ils devaient manger du pain dur. Il se rendait surtout aux champs pour y faucher ses deux champs de blé loués par M. de Monti, un noble avec lequel il entretenait de bons rapports. Ce travail permettait de nourrir sa famille, de donner une partie de sa récolte au propriétaire des terrains, à l'église, au Roi, et de vendre tout le surplus pour payer les autres impôts relativement chers pour eux. Ils possédaient deux grands champs ; en tant que paysans, c'était un bien précieux.

Ils vivaient néanmoins pauvrement, il leur manquait toujours quelque chose, que ce fût un outil, un habit, de la nourriture... ils n'en étaient pas malheureux pour autant, ils étaient comblés de leur amour mutuel – et cela, c'était bien le plus important à leurs yeux, et plus encore depuis l'arrivée de leur enfant – et non la richesse qui manquait pourtant cruellement dans cette maison.

Chaque matin, lorsque Jacqueline ouvrait la petite armoire en noyer de leur chambre, vis-à-vis de leur grand lit en hêtre – armoire reçue des parents de François, le jour des noces – elle observait attentivement son linge et se rêvait riche, noble, portant des robes à la manière des dames, des lévites, des justes à basquines... – au lieu de ses chemises sales et de ses tabliers troués – ainsi que des perruques avec des plumes, des rubans ou encore des petits oiseaux – en remplacement de ses toques de paysanne. Elle aurait tant aimé avoir un beau vêtement propre, mais son mari ne pouvait se résoudre à lui en acheter, bien qu'elle se montrât pressante. Ils étaient trop pauvres, il leur fallait plutôt acheter de la nourriture afin de pouvoir continuer à vivre et non mourir de faim.

Jacqueline donna naissance à une belle et jolie petite fille qu'ils

baptisèrent Rose, consentant tous deux à ce prénom qu'ils trouvèrent magnifique, ressemblant au fruit de leur amour. Cette dernière prit la pièce où logeaient les animaux. Elle était bien propre, Jacqueline venait régulièrement la nettoyer ; François avait construit un abri aux bêtes dans le jardin durant les quelques semaines précédant sa venue au monde. Eux aussi avaient besoin d'une maison – ils étaient des êtres vivants, ils devaient se sentir en sécurité pour ne pas éprouver de stress, ce serait mauvais pour eux.

Un soir où ils partirent se coucher, en attendant que le bébé se mît à pleurer à cause de la faim, une jeune fée, nommée Liane, habitant une forêt enchantée, qui avait appris la naissance de cette enfant puisqu'elle s'intéressait de près aux naissances, se rendit au logis pour voir la petite dormir. Elle la trouva couchée avec un simple drap posé par-dessus ses vêtements. Rose dormait profondément, pour le moment du moins. La fée, possédait de puissants pouvoirs et de grands dons, bons et aussi mauvais, regarda son visage et pensa à son futur : elle vit tout son avenir qui lui sembla beaucoup trop favorable puisque cette dernière ne cesserait d'être heureuse ; ses parents seraient aimants, elle aurait un si bon caractère qu'on l'apprécierait partout, et les garçons la jugeraient charmante. Hélas, Liane n'était pas de bonne humeur cette nuit-là, elle décida de lui jeter un sortilège : à chaque fois que Rose regarderait son visage, que ce fût grâce au reflet de l'eau ou encore dans un miroir, par n'importe quel moyen, elle se verrait laide, tellement laide qu'elle serait découragée d'être amoureuse et de faire confiance aux garçons. Rose, pour être heureuse, devrait apprendre cette leçon : le physique ne dépend pas de l'amour, il y a bien des choses plus importantes pour être aimé, comme le caractère de la personne et ses vertus. On trouve toujours le physique à son goût quand on est amoureux. Non vraiment, il n'y a pas besoin d'être la plus belle fille au monde qu'on n'ait jamais vue pour être plus heureuse qu'une autre personne.

Soudain, des bruits de sabots se firent entendre – sans doute la mère venait voir son enfant une dernière fois avant de partir se coucher, pour s'assurer de la qualité de son sommeil, bien que sa nuit, à elle, serait de courte durée. La fée dut se résoudre à partir.

Le lendemain, elle revint au logis pour entretenir les parents et les avertir du sortilège dont était victime leur fille. Ils en furent affligés, eux qui se sentaient pourtant très heureux de sa naissance qu'ils avaient tant attendue ; maintenant ils savaient qu'elle était condamnée à être malheureuse alors qu'elle n'avait rien fait de mal. Par bonté naturelle, l'époux prit sa femme dans ses bras et la rassura en lui disant que jamais

elle ne verrait son visage dans un miroir puisqu'ils étaient bien trop pauvres pour en acheter un, même un tout petit, et qu'ils ne la laisseraient pas s'approcher de l'eau, le lui interdiraient formellement en lui faisant prendre conscience du danger qui la guettait : elle risquerait de s'y noyer. Jacqueline se sentit quelque peu rassurée mais songea que les enfants étaient bien connus pour désobéir. Enfin, c'était à eux de ne pas lui apprendre à s'approcher de l'eau pour que jamais le sort néfaste ne pût agir.

Deux ans plus tard, Jacqueline donna naissance à un deuxième enfant, un petit garçon ! Ils furent comblés de bonheur. La mère était si surprise de la date qu'elle demanda par plaisanterie à son mari, s'il faisait exprès d'attendre toujours deux ans pour la rendre grosse. Ils le baptisèrent Jean qui était un prénom alors à la mode. Les deux époux étaient aussi heureux que le jour de la naissance de leur première enfant. Le soir venu, l'inquiétude s'empara d'eux, quand ils se souvinrent de la fée, venue voir Rose pendant la nuit et lui jetant un vilain sort. Ils craignaient qu'il en fût de même pour leur petit marmot. La mère, si inquiète, coucha l'enfant près d'eux pour veiller sur lui tout au long de la nuit : « La fée ne viendra pas ce soir. » dit-elle malicieusement. François ne voulut point la contredire, il lui donna un baiser et se coucha, lui souhaita de rester éveillée et souffla la bougie.

Les minutes défilaient lentement, seul le souffle paisible de son mari et du petit Jean se faisaient entendre dans la pièce. Il faisait si sombre, il n'y avait pas la moindre lueur, elle décida de se coucher elle aussi : « Je garderai les yeux ouverts pour ne pas m'endormir » se dit-elle, convaincue. Ses paupières se faisaient lourdes, il lui fallait maintenant lutter contre le sommeil. Accablée de fatigue, elle s'endormit. Comme à son habitude, Liane vint voir le nouveau-né : il dormait paisiblement. Elle le trouva joli, fort joli, c'était un beau petit garçon avec un visage si innocent qu'il lui sembla angélique.

Elle fut prise de remords à cause de la magie funeste dont elle avait usé, et malheureusement, il ne lui était pas possible d'annuler son sortilège. Elle décida de ne rien faire de nuisible à cet enfant en signe de repentance. Curieuse, elle regarda son visage, pensa à son futur et découvrit qu'un avenir heureux l'attendait, et elle s'en réjouit. Elle le voyait joyeux, il aurait quelques conflits avec ses parents mais sa bonté le ramènerait dans le droit chemin. Elle voulut lui faire un don : il serait un bon travailleur, ce qui le ferait apprécier de tous. C'est ainsi que la fée partit et qu'elle revint le lendemain pour avertir les parents du don spécial que le petit Jean avait reçu. Ils en furent ravis et la remercièrent longuement, de peur que, s'ils avaient de nouveau le bonheur d'avoir un enfant, elle ne lui lançât un

mauvais sort pour se venger de leur manque d'enthousiasme – et ils ne lui faisaient guère confiance.

Les années suivantes, la mère, Jacqueline, voulut attendre avant d'avoir un troisième enfant. Son époux l'approuva, car l'on voyait déjà fort bien qu'il y avait deux bouches de plus à nourrir dans leur maison. Ils étaient toujours aussi pauvres et l'aînée était encore une enfant – elle ne pouvait pas les aider aux corvées qui étaient plus nombreuses désormais.

Quatre ans plus tard, Jacqueline enfanta une deuxième fille qu'ils baptisèrent Marguerite. Ils lui donnèrent un nom de fleur pour rappeler celui de l'aînée, et ce fut encore une fois la même joie éprouvée qu'aux autres naissances. Les deux époux étaient ravis, au contraire de l'aînée qui ressentait une certaine jalousie à son égard, tout comme le cadet, car la mère passait beaucoup plus de temps avec la petite dernière plutôt qu'avec eux.

Le soir venu, l'enfant fut couchée par les parents et bordée d'un léger drap, ils veillèrent à ce qu'elle n'ait pas froid. Ils durent rester auprès d'elle pendant un certain temps, la petite ne cessait de pleurer, elle était inconsolable. Lorsqu'elle parvint à s'endormir, les parents rejoignirent leur chambre. Le père rappela la visite nocturne de la fée qui ne devait attendre qu'une seule chose pour venir : qu'ils s'endormissent au plus vite ! La mère était soucieuse, puisque la dernière fois, elle s'était endormie alors qu'elle avait pourtant promis à son mari de veiller sur lui. Mais François la prit une seconde fois dans ses bras et la rassura par des paroles empreintes de sagesse : « Faisons-lui confiance, il arrivera ce qui doit arriver. Il est de notre devoir de faire tout notre possible pour que la petite soit heureuse quoi qu'il arrive » ; sur ce, ils se couchèrent. Effectivement, après s'être endormis tous les deux, Liane apparut dans la chambre près de la petite fille. Elle lut son avenir et songea brusquement que de nombreuses années s'étaient écoulées depuis sa dernière visite ; elle se sentit responsable, croyant que les deux époux avaient attendu quatre longues années dans l'espoir qu'elle les oubliât. La fée décida de faire un don tout particulier à la petite dernière : elle serait fort belle, tellement belle qu'un comte tomberait amoureux d'elle. Liane ne souhaita pas connaître son avenir, elle venait totalement de le modifier. La future mariée était censée épouser un paysan, désormais elle aurait un deuxième soupirant – ce n'était donc plus à l'ordre du jour, sauf si Marguerite le désirait. Le choix lui reviendrait au moment voulu.

Le jour suivant, elle revint les voir et les informa du don particulier

qu'elle avait accordé à leur dernière enfant. Les deux époux en furent une fois de plus enchantés et la remercièrent chaleureusement, lui disant qu'elle était une fée admirable.

La vie de cette famille de paysans se trouva améliorée lorsque l'aînée fut assez grande pour venir les aider et leur permettre de gagner plus d'argent, tout comme son frère, de deux ans son cadet.

Tous étaient heureux au sein de cette famille et les parents parvenaient à économiser quelque argent utilisé uniquement en cas de réel besoin – pour acheter un nouvel animal, ou encore un outil – et non pour de nouveaux vêtements, comme le réclamait pourtant Jacqueline à son mari, car leurs enfants n'avaient que de vulgaires loques à se mettre. Ils se rendaient chez le tailleur uniquement lorsqu'il n'était plus possible de les porter, quand les enfants avaient trop grandi, ou bien quand l'aspect du tissu était semblable à celui d'une guenille. Jacqueline insistait auprès de son mari parce que les deux petits réclamaient eux-mêmes des vêtements, n'appréciant plus d'être toujours vêtus de la même façon. Pourtant le père refusait à chaque fois en rétorquant qu'ils étaient bien trop pauvres pour le moment. En revanche, lorsqu'ils seraient plus grands pour les aider sérieusement, il leur donnerait de l'argent qui n'appartiendrait qu'à eux, ils seraient totalement libres de le dépenser comme bon leur semblerait ; rappelons qu'ils n'étaient encore que des enfants pour le moment et qu'ils jouaient, hélas, beaucoup en travaillant. François et Jacqueline ne voulaient pas les gronder, ils les aidaient déjà bien assez pour leur si jeune âge, les parents voulaient leur être reconnaissants de leurs services rendus.

De nombreuses années s'écoulèrent. Leur première enfant avait tant grandi qu'elle fêtait ses vingt-deux ans. On ne la considérait pas comme une femme, car elle était encore trop jeune – c'était la mentalité des hommes.

Rose était une paysanne heureuse malgré sa pauvreté, on la connaissait souriante, d'un caractère agréable, d'une gentillesse naturelle, et surtout très obéissante, faisant toujours son possible pour accomplir au mieux ce qu'on lui demandait, même si elle n'aimait point la corvée en question. C'était une personne si agréable et charmante qu'elle ne tarderait guère à se marier, tout le monde le pensait dans le village.

Rose était de taille moyenne, encore très fine pour son âge, elle ne pouvait se nourrir correctement – ses parents en étaient désolés. Elle portait une petite toque blanche qui n'empêchait pas de voir ses beaux cheveux châains, longs et lisses, coiffés souvent en tresses qu'on trouvait jolies sur

elle. Ses yeux marron étaient en amande, d'une couleur plus claire que sa chevelure. Son nez était légèrement retroussé et sa fine bouche affichait un sourire radieux. Elle n'était pas la plus belle, ni la plus séduisante, mais elle avait un certain charme en raison de la gentillesse et de la sincérité qu'on lisait sur son visage. Les hommes la trouvaient plutôt jolie.

La jeune fille était fidèle à ses engagements et manifestait un tempérament timide, surtout en présence des garçons de son âge, parce qu'elle savait que l'un d'entre eux pourrait la demander en mariage. Alors, le plus souvent, elle s'enfuyait bien vite, ayant trop peur d'eux, bien qu'ils fussent ses amis. Et pourtant Rose aurait aimé avoir un amoureux. Elle songeait régulièrement à l'hymen dont elle avait l'esprit bercé par de doux rêves pleins d'espérances, attendant son prince charmant avec lequel elle serait heureuse, tout comme lui ; sans doute auraient-ils des enfants, beaucoup d'enfants, et elle passerait le reste de sa vie avec lui puisqu'il en était de même pour ses parents. Elle désirait se marier, étant mature, et se sentait déjà mère, elle qui en chrétienne fervente, savait que, dans sa religion, Dieu la considérerait comme une mère – elle n'avait pas besoin d'enfanter pour le devenir et en était bien contente. Malheureusement, dès qu'elle discutait avec de jeunes hommes, elle avait peur qu'on ne lui parlât de mariage. Elle le désirait, oui, mais était très timide. Peut-être ne se sentait-elle pas encore prête, pour le moment, bien qu'elle le souhaitât de tout son cœur. Elle se devait d'être certaine de son choix puisqu'elle s'engagerait à respecter les règles de ce cadeau sacré.

Les jours passaient et sa vie ne changeait point. Rose se demanda pourquoi elle n'avait pas encore eu de soupirant. Elle se posa de nombreuses questions et songea que c'était sûrement à cause de son physique. Alors, la jeune fille ressentit une soudaine curiosité : comment était-elle faite, à quoi ressemblait son visage qui semblait repousser les garçons. Rose ne songea pas un seul instant que cela pouvait être dû à sa timidité. À chaque fois qu'un homme l'abordait pour lui parler, celle-ci partait bien vite, trouvant toujours un prétexte : « Pardonne-moi, mais Père et Mère m'attendent, nous parlerons une autre fois. » Alors comment pourrait-on lui parler de mariage ? Elle ne semblait pas du tout intéressée puisqu'elle fuyait à chaque fois qu'on voulait simplement l'entretenir de choses sans importance. Si Rose refusait une amitié, elle n'accepterait sûrement pas de se marier, non pour sûr, ce n'était même pas la peine d'y songer.

Désirant absolument connaître la réponse à ses questions sur son apparence physique, elle envisagea d'acheter un miroir à la manière des dames, cet instrument qu'elle n'avait pas encore eu le bonheur de connaître.

Elle se demanda comment elle pourrait en acquérir un en n'ayant pas d'argent. Ses parents ne pouvaient lui donner la moindre livre, ayant trop besoin de leur précieux bien. Les impôts étaient particulièrement élevés ces temps-ci et il y avait toujours cinq bouches à nourrir dans cette famille. Depuis cette hausse, les parents ne donnaient plus d'argent à leurs enfants. Il se trouvait néanmoins qu'ils économisaient un peu chaque année lorsque leurs rendements le permettaient, des livres qu'ils mettaient de côté pour les lui donner le jour de son anniversaire. Il ne lui était pas autorisé d'en dépenser, et par mesure de précaution, François et Jacqueline les avaient cachées puisqu'elles devaient uniquement servir à acheter de merveilleux vêtements le jour de son mariage – il était question de son bonheur. Il en était de même pour son frère et sa sœur bien entendu, quoique la petite dernière n'était encore qu'une enfant. Rose connaissait la fameuse cachette, l'ayant découverte par hasard. Ces pièces se trouvaient dans le logis, à l'intérieur d'un grand coffre en ébène, dans la chambre des parents même ! Rose s'en alla les observer pendant qu'ils travaillaient aux champs avec Jean : le père et le frère fauchaient le blé, l'un éloigné de l'autre, pour ne pas risquer de se blesser, pendant que la mère, courbée, ramassait le blé qu'elle disposait en gerbes et qu'elle rangeait dans un ample panier posé à côté d'elle. Elle avait mal au dos dans cette position, et il fallait bien que le travail avançât, elle n'avait pas le temps de se plaindre ; quand le panier serait plein, elle partirait le déposer dans la maison en attendant de le conduire au moulin.

Marguerite ne pouvait les aider parce qu'elle était malade : cette nuit-là, elle fut prise d'une terrible fièvre. Inquiets, on avait fait venir le médecin qui diagnostiqua une simple maladie – « rien de grave », elle s'en remettrait bien vite « à condition qu'elle prenne toutes les potions » qu'il lui avait longuement recommandées, et elle avait besoin de repos.

En ouvrant le coffre et poussant les vêtements qui cachaient le contenu, elle observa les pièces attentivement. Bien qu'elle ne savait guère compter, elle se douta qu'il n'y avait pas assez d'argent pour acheter un miroir – ils étaient plutôt réservés aux paysans riches – et elle songea que ce serait mal de prendre cet argent qui ne lui appartenait pas totalement. Il y avait là ses pièces ainsi que celles de Jean et Marguerite. Il valait donc mieux l'obtenir autrement, d'une façon honnête qui ne causerait de tort à personne. Elle ne se laissa pas décourager, désirant à tout prix se voir.

Rose s'en alla rejoindre sa famille en courant. Elle était en retard, elle faisait tout de même attention de ne pas trébucher avec ses lourds sabots qui la dérangeaient – ce n'était pas le moment de se faire du mal pour rien. Arrivée, elle resta à l'écart et observa les champs de blé, toutes ces

étendues de terre gigantesques où poussaient d'innombrables épis pour nourrir leurs propriétaires. Leur couleur jaune dominait le paysage, le soleil semblait les illuminer volontairement, offrait à la vue cette beauté de la nature, qui permettait la survie des êtres humains et de prendre sa nourriture de la terre. Près de la chaumière, on pouvait voir une parcelle cultivée par une famille voisine. Bien que cette terre leur appartînt en réalité, François et Jacqueline ne leur disaient rien : ils ne voulaient pas d'ennuis, et préféraient garder le silence ; une bonne partie du blé était fauchée, ils auraient de quoi produire de nombreux pains.

Elle observa un groupe de paysans. Ils étaient en famille, cet exercice demandait de la force, il fallait en priorité des hommes. À l'horizon, là où le ciel semblait se confondre avec la terre, on voyait d'immenses champs de colza, des insectes volaient au-dessus d'eux, cette forte couleur jaune semblait se confondre avec celle des blés.

La jeune fille s'éloigna et questionna ses parents :

« Père, Mère, dit-elle, puisque cet argent m'appartient – cet argent que vous me donnez chaque année le jour de mon anniversaire – j'aimerais savoir si je pourrais en prendre quelques livres... »

La mère ne lui laissa pas le temps d'achever sa demande.

— Tu sais bien Rose, coupa-t-elle en se levant et en se retournant face à sa fille, que cet argent ne doit être dépensé que pour ton mariage. Ton père et moi avons pourtant bien du mal à l'économiser, mais nous avons fait tout notre possible pour t'en donner et que tu fasses un beau mariage. Tu ne peux en aucun cas en emprunter la moindre pièce.

— Que dois-je faire alors, pour avoir de l'argent bien à moi ?

— Travailler, ma fille. Je me doute qu'à ton âge, tu aimerais avoir de beaux vêtements... alors ton père et moi sommes allés voir une famille de paysans riches et honnêtes, pour que tu puisses, si tu y consens, faire chez eux tous les travaux qu'ils te demanderont.

— Et quand pourrais-je seulement y aller ? Puisqu'il y a de la besogne tout le jour.

— Ton père et moi pourrons faire le travail seuls. Et d'ailleurs, ton frère et ta sœur seront là pour nous aider, ils feront tes corvées à ta place. Pourvu seulement que tu restes vivre parmi nous.

— Alors, vous me laissez travailler chez ces paysans ?

— Oui, ma fille.

— Et qui sont-ils ?

— Les Poulard que tu connais très bien.

— Si vous êtes vraiment d'accord, je suis heureuse.

— Nous aussi, Rose, nous sommes heureux pour toi. »

Rose se mit au travail, elle devait aider ses parents puisqu'elle n'était pas au service de ces paysans pour le moment.

Une demi-heure plus tard, ils décidèrent d'arrêter – ils voulaient se reposer un peu, ils l'avaient bien mérité. Les parents prirent le parti d'emmener leur fille chez ces honnêtes gens pour savoir quels seraient ses travaux à faire au sein du logis et combien on la paierait. Ils emmenèrent leur fils avec eux et ne purent se résoudre à emmener Marguerite, elle était parvenue à s'endormir malgré la lourde fièvre qui l'accablait – il était plus sage de la laisser seule.

Notre famille de paysans se mit en route pour rejoindre la fameuse demeure des Poulard. Il est vrai qu'ils étaient tous les six pauvrement vêtus, mais à vrai dire, il y avait bien pire dans ce village ; on pouvait voir des enfants se promener pieds nus, ils n'avaient pas d'argent pour s'acheter une simple paire de sabots. Leurs maigres repas se composaient de pain et de soupe. Deux d'entre eux étaient désignés pour manger par terre, car ils disposaient de six chaises pour huit personnes, et les parents refusaient de céder leur place. Le sol était entièrement recouvert de paille, les animaux vivaient parmi eux, on n'avait pas d'autre endroit pour les garder.

Des familles abandonnaient leurs enfants et on n'en disait mot. Les parents en étaient profondément attristés, affligés, mais pensaient que c'était mieux ainsi, plutôt que de laisser les petits mourir de faim ; ou encore, on les vendait à des familles riches pour être certains qu'ils vivraient dans de meilleures conditions et qu'ils y seraient beaucoup plus heureux. Un jour, un couple de paysans se rendit à une petite chaumière retirée près de la forêt, pour chercher, comme convenu, l'enfant qu'ils avaient acheté – ils avaient fini par s'y résoudre puisqu'ils n'en avaient point et en désiraient un. C'était un enfant de huit ans. Quand il comprit ce qu'on lui voulait, il ne cessa de pleurer et de crier, il hurlait si fort qu'on l'entendait dans toute la maison et dehors. Il refusa de lâcher sa mère, sa tendre mère si chérie, sa seule famille. Il dit parmi ses sanglots : « J'aimerais mieux manger la poussière et pouvoir rester avec toi ! » ; on eut du mal à le séparer de sa mère, si bien qu'elle finit par céder à son caprice. Elle demanda au couple de paysans de partir, elle ne voulait plus vendre son petit Jean, disait-elle toute émue de compassion. Elle le baisa sur les joues, sur le front, sur tout le visage, ce fut une rivière de baisers. Elle le garda dans ses bras et lui dit, les yeux baignés de larmes : « Mon petit Jean, comme je t'aime tant, tu ne partiras point de cette maison, entends-tu ? Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas permis à une mère, pardonne-moi. » ; après cela, elle dut demander l'aumône chaque jour. Elle n'avait plus de sous et avait vendu la plupart des meubles, jusqu'aux